

Eric Constantin présente samedi à L'Azimut son one-man-show *Voltaire, Rimbaud, Internet et moi*

L'importance d'être Constantin

« TAMARA BONGARD

Estavayer-le-Lac » Son nom de famille, Constantin, ne laisse pas beaucoup de doutes sur ses origines. Elles sont bien valaisannes, oui, et il est le neveu d'une célèbre figure du canton, Bernie. Pas de *Swiss Reggae* chez Eric qui vit à Fribourg depuis 20 ans, mais longtemps des chansons jouées à la guitare. Puis il est passé par les ondes radio où il a mis sa plume au service de l'humour. L'année dernière, le quadragénaire a créé son premier one-man-show, *Voltaire, Rimbaud, Internet et moi* qui a l'ambitieux projet de faire rire avec de la littérature. Ce spectacle fait une halte samedi à L'Azimut à Estavayer-le-Lac. L'occasion de revenir sur ce projet original.

Vous faites de la scène depuis longtemps mais vous avez commencé par être chanteur...

Eric Constantin: Oui, j'ai fait dix ans de chansons jusqu'en 2015 ou 2016. Mais depuis mars 2023 je me consacre à ce one-man-show.

Pourquoi ce changement? Parce que vous aviez envie de la scène mais plus de chanter?

Après la musique, j'ai démarré *Les Dicoeurs* sur La Première et j'ai découvert le plaisir d'écrire des choses qui se voulaient drôles. Il m'a fallu sept ou huit ans pour oser proposer seul, sur scène, pendant 1 h 15, un thème qui m'intéresse. J'ai pris ce temps car j'ai du respect pour le métier d'humoriste.

Pourquoi avez-vous choisi le sujet de la littérature?

Parce que c'est le thème que je connais le mieux. Je n'avais pas envie de faire du stand-up où on parle essentiellement de soi. Je voulais monter un spectacle d'humour avec des sketches en variant les formes. Comme j'enseigne la littérature depuis 20 ans, je me suis dit que j'avais déjà un matériel de base. En discutant avec Marc Donnet-Monay, j'avais émis une vingtaine d'idées de spectacle que je trouvais extrêmement brillantes, lui n'en a trouvé qu'une seule de potable et c'était celle-là. Les gens qui font des blagues sur eux, leurs enfants, leur travail, leur vie quotidienne sont



Eric Constantin, Dicoeur, professeur de français, musicien et humoriste. Johanna Rohrbasser

nombreux. Si je voulais me démarquer, surtout à mon âge, il fallait que je sois original.

Avez-vous travaillé en regardant vos 20 dernières années de cours et en regardant qui étaient les auteurs les plus marrants? (*Rires*) Il n'y a pas des masses d'auteurs très très marrants. Quand on enlève Molière et Voltaire... L'idée était plutôt de faire aimer la littérature par tous les

moyens à des gens qui sont passés à côté à l'école parce que c'était obligatoire, parce que tel livre n'était pas dans le programme ou parce qu'ils avaient des a priori. Le moyen général de les toucher est l'humour, mais un peu comme en cours, il faut varier les procédés si on veut intéresser les gens. Parfois, le moyen a dicté le sketch, par exemple en utilisant les jouets de mes enfants pour imiter un

spectacle de marionnettes afin de raconter une histoire vraiment fun, comme celle du Comte de Monte-Cristo. Parfois, l'œuvre me plaisait, comme *Phèdre* de Racine et je me suis demandé comment l'aborder de manière originale. En l'occurrence, c'était en la commentant comme un match de foot.

Vous aviez déjà testé le domaine humoristique via les Dicoeurs,

mais le passage à la scène est tout de même différent. Comment avez-vous opéré la transition?

Cela a représenté des heures de doutes. L'humour, surtout dans le stand-up, est devenu un domaine où les gens essaient 5 minutes, qui, si elles marchent deviennent 10 minutes, etc., c'est-à-dire qu'ils travaillent sous forme de rodage progressif. Moi j'imaginai un spectacle de 1 h 20 avec un début, un milieu, une fin, et un tout cohérent, ce qui ne se teste pas beaucoup. Le doute est donc resté jusqu'en mars dernier au Strap où je l'ai rodé. Jusque-là je ne l'avais montré qu'à Lucas Thorens, qui est également un Dicoeur, et nous avons travaillé sur une structure. Je l'ai aussi joué à ma femme et à mes deux enfants, qui avaient 12 et 9 ans, c'est dire à quel point ils étaient sensibles aux problèmes de littérature chez Albert Camus. Je me suis ensuite inspiré d'humoristes qui me plaisent et qui font de la vulgarisation. J'ai essayé de faire un mix de tout cela, puis après plusieurs dates, j'ai trouvé ma manière de faire.

«Je ne veux pas que la littérature soit un prétexte mais qu'elle soit le cœur du projet»

Eric Constantin

Vous avez donc modifié votre spectacle depuis les premières représentations...

Le rythme surtout. J'avais 1 h 20 de spectacle dans ma tête depuis des années. Pas tel quel mais j'avais l'envie et les idées. Quand je regarde le rodage du premier soir, j'ai tout donné, mais très vite. Aujourd'hui je profite davantage de l'instant présent, de l'interaction avec le public. Des passages ont disparu, d'autres ont été rajoutés et cela va continuer je pense.

Votre spectacle est pour le reste assez intemporel...

Oui, mais l'année prochaine j'ai le projet de proposer des représentations scolaires, dans le secondaire II en particulier. Je vais donc modifier des passages pour les collégiens, ce qui risque

de contaminer le spectacle pour le public en général.

Les spectateurs viennent-ils pour s'amuser ou pour apprendre?

Mon but principal est que les gens changent d'avis sur la littérature. Deuxièmement, j'aimerais que les spectateurs rient pendant 1 h 20 et que les deux soient liés. S'ils repartent chercher *Candide* de Voltaire dans leur bibliothèque, je souhaiterais que leur dernier souvenir de ce livre soit quand «ce mec m'a fait marrer sur scène» et que cela devienne un lien positif avec la littérature classique. A L'Azimut, nous allons tester une nouveauté. La librairie Librophoros va vendre les livres dont je parle pendant le spectacle car je ne veux pas que la littérature soit un prétexte mais qu'elle soit le cœur du projet.

Vous avez également une date prévue à Morges-sous-Rire avec Jessie Kobel, qui est votre cousin...

C'est juste. Nous n'en avons pas discuté devant une fondue chinoise à Noël mais de manière sérieuse. Il m'a invité à jouer lors de son Brunch Gala à Morges et c'est la première fois que nous avons un projet humoristique commun. Cela doit renvoyer l'image que nous sommes tous cousins en Valais et que cette affaire devient le gala du FC Sion, mais pas du tout.

Continuez-vous de travailler comme professeur de français?

Oui, je suis prof au Centre professionnel. Je suis Dicoeur et cette semaine je commence une chronique sur la littérature et l'humour diffusée sur Radio Fribourg. J'aime débusquer l'exercice littéraire dans des endroits inattendus. Dans la Playlist de chansons françaises de Radio Fribourg, il y a par exemple de jolies figures de styles potentiellement comparables à celles de Victor Hugo.

Vous faites donc un peu du Pierre-Do mais avec la littérature?

C'est cela. Certains outils appris à l'école peuvent nous offrir une porte d'entrée pour Aya Nakamura. »

» Sa 20 h 30 Estavayer-le-Lac L'Azimut.

Les Perd-Vers retrouvent leurs mots

Théâtre » La troupe d'Attalens, qui fête ses quarante ans, présente ce week-end *Place aux mots*, des textes tirés de *L'art de la chute*.

Voilà quarante ans que les Perd-Vers d'Attalens perdent leur vers et leurs mots, sans se prendre au sérieux. Pour marquer ce jubilé, la troupe d'Attalens se ressaisit cette année et rend leur *Place aux mots*, ce week-end à Attalens. Six des dix comédiens de la troupe se donneront la réplique, sur des textes de dramaturge et humoriste de la dérision Guy Foissy tirés de *L'art de la chute*. La

mise en scène est signée Guy Delafontaine, metteur en scène des Perd-Vers depuis 24 ans.

Par binômes, les comédiens se sont emparés des mots et des situations pour construire une douzaine de scènes dramatiques, tendres ou drôles, du «meurtre à la béquille» au «dialogue mondialiste» en passant – en tutti – par «l'adieu aux mots». «Ce sont autant de coconstructions, un exercice assez créatif et excitant, et cela se ressent», assure Pierre Jaquier, responsable de la communication de la troupe. «Les mots sont porteurs d'émotion,

de poésie, de révolte, de convictions. C'est avec eux que l'on construit ou détruit le lien. Nous avons essayé de retrouver ce poids des mots, à contre-courant de notre époque où tout se lit vite et de travers.»

La troupe a déjà tenté l'exercice avec succès en 2008, en s'emparant de textes de Devos. «*Les Mots d'où?* nous avait valu d'être l'une des deux troupes romandes sélectionnées pour la biennale de la Fédération suisse du théâtre amateur, à Vulpera. Une fierté!» évoque Pierre Jaquier.

Ce dernier, membre de la troupe dès sa fondation par Jean-Paul Monnard et Anne-Françoise Magnin, regarde ces quarante ans d'existence comme «une rareté»: «D'abord parce que les acteurs vont et viennent, alors que nous avons pu forger un noyau qui perdure depuis trente ans, où figure notamment notre président, Amedeo Zanotta. Ensuite, parce que nous nous sommes essayés à beaucoup de genres, sans toujours plaire. Enfin, parce que nous avons résisté à cette société d'écrans.»

«Avec la comédie, nous avons trouvé notre public – nous n'en avons qu'un,

pas plusieurs, comme les troupes de la ville. Du boulevard, du vaudeville, nous n'en faisons plus. Mais les Labiche, les Marivaux, les Karl Valentin, les Russo, cela passait. L'Agatha Christie aussi. Notre seul grand écart, nous l'avons fait en 2017, avec une comédie dramatique, le *Repas des fauves*. Nous avions décroché le 2^e Prix de la Fédération suisse des sociétés théâtrales d'amateurs, en 2017. Jouer, c'est aussi prendre des risques.» » STÉPHANE SANCHEZ

» Ve et sa 20 h, di 17 h, Attalens Auberge de l'Ange.